Ossip Mandelstam

Contre tout espoir

En me persécutant, Monde, que retires-tu ?
Où est l'offense puisque j'essaie seulement
De mettre des beautés dans mon intelligence
Plutôt que mon intelligence dans les beautés. (Mandelstam)

Philippe Jaccottet nous rapporte ceci :

« On raconte que Mandelstam, dans le camp, le goulag, de Sibérie où il a passé ses dernières années, aurait récité des poèmes de Pétrarque aux autres prisonniers. Malgré la faim, le froid, ils écoutaient, les oiseaux noirs aussi, qui s'arrêtaient un instant de tourner autour de la mort, seule libération des déportés. Dieu sait qu'il n'est rien de plus éloigné du lumineux Pétrarque que ces hommes en haillons. Mais ajoute-t-il, la poésie dans ce cas, c'était un peu comme la goutte d'eau pour un homme qui marche dans le désert, quelque chose qui tout à coup prend un poids d'infini et vous aide à traverser le pire.
Des récits de la Kolyma, l'enfer des camps russes, nous disent que la poésie aura été parfois la forteresse, et non pas du tout une échappatoire. La poésie parle toujours au nom de la vie. »

Cette parole au nom de la vie nous n'en aurions connu presque rien si l'amour insensé de Nadejda Mandelstam ne lui avait pas fait apprendre par cœur les poèmes de son mari, les cachant au fond d'elle-même, là où les sbires de Staline ne pouvaient les débusquer. Tout avait été soigneusement brûlé des écrits de Mandelstam. La parole de sa femme, la fervente mémoire d'une femme, l'ont sauvé de la nuit.
« Contre tout espoir » est son récit pathétique, le témoignage de la résistance morale et spirituelle de l'humanité face au monde concentrationnaire. Pour elle et son ami Varlam Chalamov, auteur de Récits de la Kolyma, le poète a une responsabilité morale et « il offre son propre sang pour donner vie à un paysage surgissant. Si cette limite n'existe pas, s'il ne sait pas se donner, il n'est pas un poète ».

« Il ne vivait pas pour la poésie, il vivait par elle. Il lui était donné de savoir avant de mourir que la vie c'était l'inspiration. » (Varlam Chalamov)
Mandelstam était donc un grand poète, il s'est donné.
Il nous a fait comprendre la signification de l'exil et du passé dont il faut prendre congé, de la foi en l'avenir. Et les petits matins de torture des révolutions usurpées. Et cette terre russe qui a tant besoin de sang aujourd'hui encore.

Parmi les nombreux poètes juifs assassinés par Staline, Mandelstam demeure la figure de proue, le symbole de cette barbarie, car il était en son temps considéré comme l'un des plus grands poètes en langue russe avec Akhmatova et Pasternak. On l'imagine toujours émacié s'appuyant au sol vide de sa vie. Ce ne fut que vers la fin dans les cercles infernaux de la Kolyma.

Il faut se rappeler qu'il ne fut pas seulement cette pantelante victime du fascisme soviétique. C'était un être hallucinant de vie. Incroyablement brillant, attentif aux autres, immergé dans la musique, voguant par-dessus les langues qu'il apprenait d'instinct. Mandelstam était l'éblouissement même. Il était un feu-follet, il virevoltait dans les mots
Il était naturellement le meneur en poésie imposant le respect à tous, et même à Maïakovski !
« Ce garçon plutôt malingre avec des fleurs de muguet à la boutonnière », est celui qui jetait « des éclairs de conscience dans la syncope des jours ». Comme Marina Tsétaëva qu'il n'aimait pas, il vivait dans une misère digne et noble.
Sa grande amie Akhmatova nous a laissé des souvenirs poignants de ce personnage irradiant.
C'étaient des temps apocalyptiques et le malheur nous suivait à la trace.

Traces de Mandelstam

Il était né à Varsovie le 15 janvier 1891. Il mourra dans les camps le 27 décembre 1938 à Vtorava Rechka, près de Vladivostok, à 12heures trente, comme le mentionne le constat officiel, vieillard épuisé de quarante-sept ans. Camp de transit n°3/10 près de Vladivostok est-il mentionné par les bureaucrates de la mort. Ce froid comme un couteau, ce froid qui le dévore est alors son seul horizon. Si faible qu'il ne tenait même pas debout, il verra la glaciation du corps prendre possession de lui. Mort de faim et de froid, lui qui avait fait la célébration de la pelisse !
Iossif Emilievitch Mandelstam écrit à sa femme Nadejda dont il est alors séparé : « je suis complètement anéanti. J'ai même laissé tomber les poèmes. Je ne tiens pas en place ».

Ces doigts sont comme des vers
et ses mots ont le poids lourd de la vérité
Il rit au travers de son épaisse et broussailleuse moustache
et le cirage brille au sommet de ses bottes

Autour de lui, un tas de chefs minces de cou
Les sous-hommes zélés dont il joue et se joue,
Tel siffle, tel miaule, geint ou ronchonne,
Lui seul frappe du poing, tutoie et tonne,
En forgeant, tels des fers à cheval, ses décrets...

Les dictateurs ont rarement le sens de l'humour, leurs adorateurs encore moins. Mandelstam le savait, il a pourtant défié « le montagnard du Kremlin ».

Nous vivons, sourds au pays en dessous de nous,
Dix marches plus bas personne n'entend nos paroles,
Mais si nous tentons la moindre conversation
Le montagnard du Kremlin y prend part.
(de "Staline" - 1934)
Pour ces épigrammes de 1933, Mandelstam fut condamné à mourir dans la lointaine Sibérie. Il sera arrêté durant la nuit du 16 mai 1934 avec le mandat n°512, tentera de suicider en s'ouvrant les veines, puis en se jetant par la fenêtre. Il est condamné à trois ans d'exil "pour composition et diffusion d'œuvres contre-révolutionnaires".

Désormais il est dans les mâchoires du Moloch. Une pseudo-clèmence obtenue par Pasternak, le même qui dédiera ses poèmes à Staline, l'amènera en exil à Voronej . En mai 1937, il retourne à Moscou à la fin de son bannissement. Et il est à nouveau arrêté le 2 mai 1938, et condamné à cinq ans de travaux forcés au goulag. Personne n'ose intervenir cette fois. Et il sera déporté dans un camp de Sibérie, celui « des deux rivières ». Il mourra trois mois plus tard et son corps sera jeté dans la fosse commune :
La mort de l'artiste ne doit pas être exclue de la chaîne de ses actes créateurs; il faut plutôt voir en elle son maillon final. Il aura mis en pratique son jugement.

Jamais il n'aura voulu plier contre l'oppression, rejoignant les deux seules résistantes, Akhmatova et Tsétaëva, les autres échangeant leur vie contre la lâcheté, Pasternak en tête. Certes dans ses poèmes de 1937, qu'il savait lus par les autorités, il louange Lénine, et Staline, mais sans doute est-ce de l'humour noir ou les chapelets égrenés par un homme à bout.
Je l'espère du moins. Car nous ne pouvons l'imaginer qu'irréductible, debout, lançant la purification de ses vers à la face des avenirs.

Les mots de Mandelstam

Mais l'ombre du poète va au-dessus des miradors.
Ainsi la poésie de Mandelstam est totalement en creux de celle de Paul Celan, qui sans cesse fait appel à sa mémoire, et le célèbre au travers des métaphores de l'amande ou de l'amandier, nom en allemand de Mandelstam. "Sa prose de laquais", d'après Staline, aura enseveli ses bourreaux :
En me privant des mers et de l'élan et de l'aile, en donnant à mon pied l'assise d'une terre violente qu'avez-vous obtenu ? Piètre calcul !
Vous ne m'avez pas pris ces lèvres qui remuent.

Lui « l'excroissance folle », le sacrifié de l'histoire ose maintenant hurler en nous. Et sa folle espérance court devant nous, prenant appui sur son désespoir:
Le pas qui nous porte sera trop loin de nous
Les fleurs immortelles, le ciel d'un seul tenant
Et ce qui adviendra : simple promesse… 4 mai 1937.

Je n'ai d'ailleurs vraiment rencontré la poésie de Mandelstam qu'au travers des traductions en allemand de Paul Celan, le russe m'étant hélas étranger, ou des tentatives françaises d' Henri Abril, de Markowicz, de Philippe Jaccottet. Mais la plupart du temps les traductions françaises nous laissent au bord de la route, car trop pleines de joliesses dans leur tentative désespérée de rendre compte de la complexité de la langue et des nombreuses assonances, des allitérations des vers. La poésie de Mandelstam semble toujours être sous tension. Sa prose abondante aussi est de la même concentration :
« La prose de Mandelstam est comme une pluie de graines qui doivent germer dans l'esprit créateur du lecteur ».Nikita Struve.

Pour moi Mandelstam est une suite de pierres dures, avec « de l'air qui se dérobe », des mots écrits « sans permission ». Nous savons qu'il y a un côté classique dans son écriture, se mêlant à l'art de la révolution chez lui, un symbolisme fort de ses

premiers poèmes acméistes, ce mouvement poétique russe du début du vingtième siècle qui voulait parler de l'âme et s'opposera au mouvement futuriste russe.

Comment rendre le sucré et le suave de ses vers avec la tension intérieure du poète et son urgence?
Tant de musiques se trouvent dans ses vers, à l'intérieur même que l'équivalent poétique français est de l'ordre de l'impossible, à moins de faire des rimes sans raison. Il faut retrouver le fragile et volatil équilibre « des métamorphoses instrumentales », être musicien et poète tout à la fois.

Pendant une période longue de presque cinq ans Mandelstam se sera totalement tu, il avait compris la réalité stalinienne, alors Mandelstam se débarrasse définitivement du lyrisme abstrait et hors de la réalité de ses débuts. Il veut toucher presque physiquement la matérialité du sol russe et de ses vibrations.
Il dira alors qu'il est passé par le « purgatoire de la métamorphose ». Il oscille de façon permanente entre la volonté d'être compris et la fulgurance de l'ellipse.
Il porte sur lui et en lui « le bruit du temps. » et tend vers l'universel. Il parle entre le ciel et la terre, l'humain et la fumée.

Les poèmes de la fin sont les mieux connus, car une pitié globale est là, sans plainte ni complainte.
« Face à la mort nous n'avons qu'une ressource, faire de l'art avant elle ». (René Char).
Mandelstam aura fait de l'art, puis la mort l'aura dépassé. Mais il sera toujours resté lucide, totalement lucide.

Il ne me reste qu'un seul souci sur terre, un souci d'or : porter le poids du temps.

Les cahiers de Voronej sont son œuvre ultime (1935-1937) dans lequel il parle de sa condition de bagnard, dans le froid et l'anonymat de ceux qui vont mourir :

Des monceaux de têtes s'effacent à l'horizon
Là-bas je me réduis, nul ne me remarque plus.
Mais en de tendres livres, et dans les jeux d'enfants.
Je ressusciterai pour dire : le soleil brille.

Ces poèmes, écrits après plus de cinq années d'errance, de silence, de misère, de luttes contre le fascisme soviétique, ne sont plus ceux de Mandelstam d'avant. La rupture de style est immense. Les supplices sont sur son corps chaque jour, chaque nuit. Sa raison chancelle.
« Non, tu n'es ni mort, ni seul » hurle-t-il encore, il était déjà les deux.

Le jeune poète brillant, adulé par un peuple très jeune, célèbre à 22 ans, devient le gris prisonnier les pieds dans la neige, enviant le sort des loups. Sa « mortelle envie de vivre » le tiendra pourtant debout quatre ans, de Voronej à la Sibérie.
Publiant dès quinze ans des poèmes, animant des écoles littéraires, chef de file de l'acméisme, il sera « le sensible sismographe » de toutes les émotions. Il opposera à la violence de son temps son chant d'espérance, espoir contre espoir de faussaire.
Sa poésie n'est pas bloc de désespoir, mais voix qui chante, voix qui vibre.
Mandelstam riait souvent aux éclats de la vie et de lui-même. Le tout dans une forme

qui semble étrangement classique pour mieux nous perdre. Il a confiance dans le pouvoir de vie de la poésie, confiance au pouvoir de sa parole. Il vit pour écrire, il écrit donc il vit.

Ce qui distingue la poésie de la parole machinale, c'est que la poésie justement nous réveille, nous secoue en plein milieu du mot.

Il va « devenir le sensible sismographe capable d'enregistrer les sursauts ou les plus délicats tremblements du monde, entendre, voir, toucher, aimer, respirer ». (Florian Rodari).

Dans son recueil « La quatrième prose », réponse véhémente et cinglante contre des diffamations, il définit son art poétique et surtout il a le courage insensé de solder ses comptes avec la médiocratie stalinienne.

« – Au milieu du chemin de ma vie, je fus arrêté dans la profonde forêt des soviets par des bandits qui s'intitulèrent mes juges. C'étaient des vieillards au cou noueux, à la petite tête d'oie, indignes de porter le poids des ans.
Pour la première et la seule fois de ma vie, la littérature eut besoin de moi, elle me pétrissait, me ballottait, me malaxait, et tout faisait peur comme dans un rêve d'enfance. »

Au-delà du constat, ce qui en impose est l'irréductible position du poète debout face à la société. Cette sourde et profonde confiance que sa voix passera par-dessus les horreurs du monde.

Il semble posséder une aura messianique. Lui le poète juif d'origine lettonne, d'un père pelletier et d'une mère pianiste, mais sans culture juive aucune, il aura été le symbole de la crucifixion des justes.
Alors elle, sa poésie, coule presque sereine, sachant qu'elle est une conscience, qu'elle éveille le peuple à la conscience, celle de sa véritable vie :

Au peuple il faut un vers secrètement natal
Pour qu'indifféremment il secoue sa torpeur
Et qu'avec la vague de châtaigniers aux boucles de lin
Il se lave dans le souffle du vers.

Sa poésie ne se veut pas moderne, mais hors du temps: « je ne suis le contemporain de personne ».
Calme et dure est sa poésie, une force intérieure toujours éclairante.
Sa poésie est d'après les russophones geste musical, chair de sons, paroles de vie.
Elle est avant tout vibration. Il croit passionnément en la musique mais il sait que:
Et au son des cloches toute mon âme s'ouvre…
Mais la musique ne peut pas sauver du gouffre !

Il a fouillé et modelé la tourbe de la langue russe. Elle est autre depuis son ensemencement.

Permanence de Mandelstam

Il devient notre frère intemporel. il croit en l'homme universel, en la culture universelle. Il est à cheval sur le classicisme et le moderne, sur la nature et la culture. Il saura aussi devenir d'une simplicité immédiate, quittant sa haute construction poétique pour regarder le gel bien face, le gel des hommes.
Lui le sang de la poésie enseveli sous la neige, nous regarde encore. Cette douce ferveur de la parole aura franchi les camps de concentration jusqu'à nous, un vibrato large contre la mort et l'oubli.
Sa résistance politique fut une résistance poétique. Cet homme traqué, se faisant journaliste au fin fond de la Russie pour que l'œil de Moscou ne le voit pas, ne capitulera pas. Tant que ses lèvres auront remué, il aura écrit, griffonné sans cesse, fait des variantes, des repentirs.

Et quand je vais mourir ayant servi mon temps
Moi de tout temps l'ami de tout vivant sur terre,
Retentira plus haut et plus immensément
L'écho du ciel dans ma poitrine toute entière.

Il prend la parole pour tous les hommes, tous ceux qui vont mourir, tous ceux qui vont vivre. Il est vigie. Les temps restent dangereux et on continue à tuer les poètes - preuve pour Mandelstam qu'on les aime !-, les écrivains, les gens des mots. De cette génération sacrifiée monte un exemple, une raison de rester les yeux ouverts.

Je vis dans des potagers insignes,
Vanka le garde-clefs s'y promènerait bien
le vent trime pour rien aux usines
et s'enfuit au loin le chemin de rondins
Labourée au bord de la steppe, la nuit
Gèle avec ses feux comme des perles fines.

En bottes russes le maître du logis
Vexé, va-et-vient dans la chambre voisine.
Plancher aux lames distordues et bancales
Planches-cercueil de ce pont mouvant...
Chez les autres je dors toujours mal -

La mort seule m'est proche, et mon banc.

(Traduction Henri Abril)

Ossip Mandelstam est devenu un phare pour la poésie d'aujourd'hui, les compositeurs (Kurtag, Hölliger,...), le mettent en musique, des études fleurissent, et il aura gagné contre les herbes folles de l'oubli.
Brodsky, Celan (qui lui a dédié son recueil « La rose de Personne ») auront reconnu la grandeur de sa poésie. Nadejda aura gagné sa vie à pouvoir redire les poèmes gravés dans l'écorce de sa chair, ses marches dans la nuit, pour retrouver la scansion exacte du rythme si particulier de sa poésie, afin que la plus infime goutte de ses mots ne se perde aucunement. Elle aura, comme un personnage de Fahrenheit 451 de Bradbury, appris par cœur les rondes d'humanité, la fraternité des

écrits de son mari. L'amour aura fait reculer la nuit et les roues des moulins dorment encore dans la neige.
Il pensait à un destinataire inconnu, nous sommes celui-là même. Nous lisons les mots sur ses lèvres qui remuent encore et toujours.

En m'enlevant les mers, et l'envol et l'élan,
Pour mettre sous mes pieds le sol et sa contrainte,
Qu'avez-vous obtenu? Un résultat brillant :
Ces lèvres qui remuent sont hors de votre atteinte.

Choix de textes

Là où il n'est rien de moi,
vers là voler, non vu,
là où le rayon va, aller :
c'est là que me pousse mon esprit !

Toi: ici en cercle illumine -
un autre bonheur n'est pas -
Et apprends de l'étoile,
ce que la lumière signifie et veut dire.

Elle est lumière, le rayon,
pour cette unique raison:
un murmure, un babil
donna force et donna ardeur.

1937
traduit à partir de la traduction en allemand de Paul Celan

Novembre 1933 (*Tristia et autres poèmes).*

Dans ce janvier que faire de moi-même ?
La ville ouverte et folle se raccroche à nous.
Serais-je ivre de tant de portes qui se ferment?
J'ai envie de beugler face à tous les verrous!

Et les grègues de ces aboyeuses ruelles,
Et les greniers des rues tordues sans fin,
Et les gouspins venant à tire-d'aile
Se cacher et surgir dans les coins et recoins!

Je glisse dans les creux, dans l'ombre aux cent verrues,
Pour aller jusqu'à la pompe gelée,
Je trébuche en mâchant l'air mort et vermoulu
Tandis que s'éparpillent les freux enfiévrés
.
Et à leur suite je m'exclame et crie soudain
Dans cette glaciale caisse de bois:
« Un lecteur! des conseils! un médecin!

Sur l'escalier d'épines parlez, parlez-moi! »

Janvier/février 1937
Traduit par Henri Abril

Je ne suis pas encore mort, encore seul,
Tant qu'avec ma compagne mendiante
profite de la majesté des plaines,
De la brume, des tempêtes de neige, de la faim.

Dans la beauté, dans le faste de la misère,
Je vis seul, tranquille et consolé,
Ces jours et ces nuits sont bénis
le travail mélodieux est sans péché.

Malheureux celui qu'un aboiement effraie
Comme son ombre et que le vent fauche,
Et misérable celui qui, à demi mort,
Demande à son ombre l'aumône.

13-16 janvier 1937 Deuxième cahier de Voronej
Traduit par Philippe Jaccottet

Pour montrer les ambiguïtés inévitables de la traduction voici une deuxième tentative de traduction du même poème, irradiante et tout à fait autre:

La mendiante

Tu n'es pas mort encore, tu n'es pas seul encore,
Tant que pour toi, pour toi et ton amie-mendiante,
Tu vis la majesté des plaines, l'immensité,
Tu vis la faim, la brume et les tempêtes de neige.
Fastueuse la pauvreté, grandiose la misère,
Tu vis seul, paisiblement et sereinement,
Tous ces jours et ces nuits entre tous sont bénis,
Et, le mélodieux labeur, si innocent.
Mais, malheureux celui qu'un aboiement effraie
Comme son ombre, et que le vent de l'hiver, fauche,
Et, misérable celui qui à peine vivant
Demande à son ombre, un peu de charité.

Traduit par Serge Venturini

Choix bibliographique

Poésies

La pierre (1915), Circé
Les Poèmes de Moscou (1930-1934) Circé
Le Deuxième livre (1916-1925), Circé

Les carnets de Voronej (1935-1937), Circé
Poésies (1928), l'Age d'homme
Tristia (1916-1921), Poésie-Gallimard
Simple promesse (1908-1937, Jaccottet, La dogana

Prose

Eté froid et autres textes, Actes Sud
Le bruit du temps, l'Age d'homme
Voyage en Arménie, l'Age d'homme
Lettres, Acte Sud
Entretien sur Dante, La dogana
Le timbre égyptien, Actes Sud
Kill et Tram, éditions du Rocher
De la poésie, Gallimard
La quatrième prose, Christian Bourgois